PRESSE

PAUL VERGIER

H GALLERY

Directrice et Fondatrice :
Hélianthe Bourdeaux-Maurin

90, rue de la Folie-Méricourt
75 011 Paris

+33 (0)1 48 06 67 38
galerie@h-gallery.fr
www.h-gallery.fr

Paul Vergier, à l'épreuve du paysage

Florence Briat-Soulié / Il y a 22 heures

PAR MARIE SIMON-MALET

Interview + vidéo

Paul Vergier- en haut à gauche « Le grand buisson » acrylique et pastel sur papier maroufié – 150 x200 cm © Marie Simon Malet

Par une belle matinée d'automne, sous cette lumière si particulière de la Provence, je suis allée à la rencontre de l'artiste français Paul Vergier dans son atelier proche du village de Grignan. Ses représentations de serres maraîchères me fascinaient depuis longtemps.

> « *J'ai souffert dans les serres, j'avais chaud. Tel une plante qui s'abreuve de lumière, j'ai passé là des heures- sans être arrosé !- à chercher à capter cette translucidité, ces réverbérations, ce voile, cet effacement du réel. Je voulais peindre ça…* » Paul Vergier

Les sujets et le regard de Paul sont singuliers. Avec opiniâtreté et constance, il peint l'impalpable, les états transitoires, la beauté des matériaux pauvres. Ses tableaux figuratifs, mais sans sujet en apparence, représentent des zones urbaines désertes, des campements de fortune, des piscines hors-sol, vides et désolées, des tas de sable de chantier, des serres agricoles en plastique… Paul aime ce qui ne se donne pas facilement, il a choisi de se consacrer à une peinture hors des modes et de la facilité.

Paul Vergier – *Achillée millefeuille*, 175×200, 2019-2020

> *"Le tas bâché est ma Sainte-Victoire! Elle combine tous les sujets qui me tiennent à coeur comme le recouvrement, le pli, le chantier, la terre, l'étouffement… motifs qui évoquent tous le travail de la forme, du réel et questionnent en définitive la surface et l'espace du tableau, du voir, du regard, de l'aveuglement, ces éléments constitutifs de toute représentation en peinture de tableau.* » Paul Vergier

J'ai cherché Toutyfaut, nom du hameau où se trouve l'atelier de Paul Vergier, quelque part dans la campagne de la Drôme provençale. Ce drôle de nom semblant dire qu'il n'y manque rien signifierait plutôt qu'il y faut tout, autrement dit que la terre est pauvre et qu'il n'y a pas d'eau. Toutyfaut est loin de tout et si les paysages sont d'une beauté à couper le souffle, il faut énormément de travail et de temps pour domestiquer cette terre sauvage et préservée. Les agriculteurs y connaissent leur lot de labeur et, parfois, de souffrances.

Visite de l'atelier Paul Vergier par Marie Simon Malet pour The Gaze of a Parisienne 2020 1

Paul s'est installé avec sa femme, Claudia, et leur fille dans la ferme de son enfance. Ils l'ont rénovée, Paul a construit lui-même l'atelier. Claudia est aussi une bâtisseuse : elle monte des murets de pierres sèches autour de son potager, se bat avec des associations écologiques pour préserver l'environnement. Paul peint avec passion, ni le travail, ni la complexité ne lui font peur.

Claudia s'amuse d'un paradoxe : « C'est étrange qu'à Toutyfaut, Paul cherche précisément à créer dans ses tableaux l'espace du manque ». Manque de quoi? Paul m'explique qu'il fait des paysages sans paysage, que l'œil doit y fouiller les strates, découvrir les sous-couches, qu'il aime dissimuler pour mieux faire voir. Qu'il ne veut pas qu'il y ait une narration quelconque, ni créer une image.

> « *Dans la vie aussi ce n'est jamais aussi simple qu'on le croit, il y a toujours un fond d'incommunicabilité entre les êtres.* » Paul Vergier

Est-ce le secret de la fascination qu'exercent ses toiles?

Derrière leur luminosité et leur apparente légèreté, il se dégage une atmosphère un peu inquiétante.

Se défaire de l'horizon

Depuis la maison, le panorama encercle le mont Ventoux, les collines des Préalpes, le château de Grignan, le village de Chamaret avec sa haute tour qui pointe le ciel, les champs rayés de lavande et les petits bois des piémonts… Un paysage à 180° presque écrasant de beauté qu'il a eu très jeune envie de peindre et de dessiner.

Observant cette passion chez son petit neveu, son oncle, l'artiste Jean-Michel Alberola, lui offre un carnet à dessin. En 1983 -il a alors sept ans- Paul dessine au crayon à papier le tracteur de son père, la maison, le buste de sa mère, la salle à manger… Ses croquis sont d'une incroyable maturité. En parcourant avec moi son petit carnet d'enfance, il en est lui-même stupéfait : « J'étais doué quand j'étais petit. »

Adolescent, il arpente, sur sa mobylette cette fois, chevalet en bandoulière, les chemins autour de l'exploitation agricole familiale pour peindre sur le motif. Il se bricole des toiles sur châssis avec des tasseaux de bois et des draps.

Paul Vergier – *Black mountain*, 150×200 cm, pastel, 2019

Paul fait ses études supérieures aux Beaux-Arts de Marseille. Il n'en garde pas un très bon souvenir : il n'était pas aisé alors de faire accepter une démarche figurative, il est en décalage; tentant, sous la pression ambiante, de se convaincre que la peinture est bel et bien morte, il y apprend aussi à fumer -me dit-il- et savoure la lecture de bons classiques, achète ses premiers disques de jazz.

Grâce au programme Erasmus, il complète son parcours à l'école de Beaux-Arts de Zürich (Kunstgewerbeschule). En Suisse, il peint, joue du saxophone et à la pétanque (c'est un provençal), Claudia est réceptionniste au Savoy Hôtel. Le couple part ensuite pour six mois en Andalousie où Paul peint encore et toujours. En 2001, il s'installe en Allemagne, pays natal de Claudia, où Claudia achève ses études de management d'hôtellerie.

Berlin attire le jeune artiste par sa vie culturelle foisonnante et le marque profondément. Il est toujours dans cette frénésie de peinture, arpentant la ville quotidiennement pour peindre sur le motif, s'attachant à ce que beaucoup trouvent laid : les chantiers, des sculptures d'animaux géants et les cabines d'un parc d'attraction abandonné, les abris de migrants sur les bords de la Spree… Des installations éphémères, des zones peu hospitalières, hors du temps et de l'activité humaine… Un monde qui se délite.

Il adopte un format panoramique très allongé et étroit (269 cm de long sur 41/51 cm de haut), sous l'influence du paysage de son enfance avec lequel son regard s'est construit dans cette nécessité de tout englober, de tout rendre : une ambition qu'il sait impossible.

Un jour, analyse-t-il rétrospectivement, il lui faut se défaire de l'horizon.

vue de l'atelier de Paul Vergier

The Gaze of a Parisienne
Marie Simon-Malet
December 10, 2020

Retour à la terre

Le ciel disparait et la ligne d'horizon s'envole, l'angle de vue plonge vers le sol dans le tableau berlinois que Paul me montre et qu'il conserve comme son talisman. Des bruns s'étalent sur toute la toile, comme une terre d'ombre profonde où le regard s'enfonce.

En 2004, son père meurt d'une leucémie probablement causée par l'usage des pesticides et autres produits de traitements agricoles, il retourne en Provence pour prendre soin de sa mère, malade. C'est son frère qui reprend l'exploitation.

Paul brosse des vues de labours en très gros plan : des socs de charrues morcelés et agrandis à l'excès retournent le champ et le creusent de sillons, soulèvent d'énormes mottes de terre. Il y a dans ces toiles une puissance, un chaos qui éclaboussent tout l'espace. Paul se souvient de son enfance sur le tracteur de son père, du poudroiement de la poussière se soulevant de la terre aride ou, au contraire, de de la matérialité grasse des sols d'hiver. Il rend hommage à son père disparu et à son travail.

L'écrivain poète suisse Philippe Jaccottet, qui a fait de Grignan sa patrie d'élection, décèle le talent de ce jeune inconnu. Il est impressionné par ses labours qu'il compare aux vagues du peintre réaliste Gustave Courbet; en 2008, il lui écrit un très beau texte.

Le portrait que Paul Vergier fait de sa mère derrière la moustiquaire, présence-absence floutée, le mène au thème des serres maraîchères, petits espaces déglingues qui obstruent le paysage, le décadrent derrière des écrans opalescents. Un sujet qu'il décline à l'infini.

Matière à réflexion

Les serres lui permettent de sortir de la représentation traditionnelle du paysage. Il ne s'agit pas d'une ruralité attendue, mais d'un espace où l'artificiel et la nature se jaugent, se combattent, où cette dernière reprend le dessus. Entre recouvrement, voile et transparence, la serre évoque une matière à réflexion qui touche les sens et l'âme, où l'on s'engouffre dans la lumière, fait l'expérience dérangeante d'une fragilité et d'une force à la fois.

Dans ses huiles comme dans ses pastels, Paul fait preuve d'une technique époustouflante par un important travail préparatoire des fonds, superposant des couches légères, les couleurs complémentaires qui donneront ces vibrations intenses, structurant ses compositions de lignes graphiques. Se bricolant un matériel maison, il parvient à sublimer une bâche de chantier pour en faire une parure du quotidien, éclaire les plis mouvants du plastique usé, illumine d'un lustre dérisoire la banalité.

Le critique d'art Philippe Dagen a souligné la justesse de ses accords chromatiques. Paul Vergier est en effet un excellent coloriste, il sait voir et rendre la matité du rouge passé au soleil d'une cagette de marché, les verts plastiques translucides, le jaune sali par le temps, assembler ces tonalités délaissées en harmonies dissonantes… en ce « Beau toujours bizarre » cher à Baudelaire.

Exposées à Art Paris au mois de Septembre 2020 par la H-Gallery, les serres ont trouvé chez les visiteurs du salon une résonance particulière qui renvoie à l'actualité : beaucoup ont témoigné leur émotion, un écho de leurs sensations d'enferment et d'effacement vécues pendant le confinement du printemps.

Le CNAP, Centre National des Arts Plastiques, a débloqué des fonds exceptionnels pour soutenir les galeries et les artistes français ébranlés par la crise sanitaire et ont acquis l'une de ses grandes toiles, *Trois arceaux* (2018-2019, 200x240cm).

Paul a beaucoup travaillé pendant ces périodes d'isolement. Il a entamé une nouvelle série au pastel représentant des passagers endormis, corps allongés ça et là dans des couloirs de ferries traversant la Méditerranée… Les figures, jusqu'alors absentes, s'abandonnent à la dérive.

BIOGRAPHIE :

Paul Vergier est né en 1976, à Valréas. Il vit et travaille à Grignan, en France.

https://www.paulvergier.com

H Gallery, Paris https://www.h-gallery.fr

Galerie Bea-Ba, Marseille https://www.galerie-bea-ba.com

EXPOSITIONS PERSONNELLES :

2017 Caché derrière ce qui se voit, H-Gallery, Paris, France

2017 Evergreen, Galerie Béa-Ba Gallery, Marseille, France

2017 Le silence des rêves, Sono-Art Gallery, Séoul, Corée

2016 L'espace du manque, Espace Chabrillan, Montélimar, France

2014 La vie liquide, Lorch + Seidel contemporary, Berlin, Allemagne

2014 Le tableau est derrière, La Maison de la tour, Valaurie, France

2013 Rencontre , Les Trois Platanes, Montbrison-sur-Lez, France

2012 Luna Park (July – August) RAAB Gallery, Berlin, Allemagne

2008 Terrien, Galerie Nathalie Gaillard, Paris, France

2007 L'oeil tombe, Galerie Angle Contemporary Art Saint-Paul-trois-châteaux, France

2005 Ost, Espace Ducros, Grignan, France

EXPOSITIONS COLLECTIVES :

2020 Art Paris Art Fair, H Gallery, Grand Palais, Paris, France

2019 Que rien ne complique le ciel bleu,Sophie Hatier et Mireille Favergeon, Espace Ducros, Grignan, France

Passeggiata, N.Pincemin et M.Montchamps, Galerie Béa-Ba, Marseille, France

2018 Galeristes, Galerie Béa-Ba, Carreau du Temple, Paris, France

Art Paris Art Fair, H Gallery, Grand Palais, Paris, France

2016 Seconde ligne, Galerie Mala Muller, Paris, France

Novembre à Vitry, Galerie Jean Collet, Vitry-sur-Seine, France

Positions Berlin Art Fair, avec Lorch & Seidel Contemporary, Berlin, Allemagne
20e Prix Antoine Marin, Galerie Julio Gonzalès, Arcueil, France

Selection 60eme Salon de Montrouge, Montrouge, France

Biennale de l'UMAM, Menton, France Païsages, La Grande Galerie, Savasse, France

2015 I Amsterdam YOU BErlin, avec Lorch & Seidel Contemporary, Berlin, Allemagne

2014 Positions Berlin Art Fair, avec Lorch & Seidel Contemporary, Berlin, Allemagne

2011 Tragique du Paysage, Galerie Eric Mircher, Paris, France

2009 Eléments, sédiments, Espace Ducros, Grignan, France

2008 Art Paris Art Fair, Galerie Nathalie Gaillard, Paris, France

Supervues, Hotel Burrhus, Vaison la Romaine, France

2006 Réserve sans réserve n°2, Galerie Eric Linard, Le val des Nymphes, La Garde Adhémar, France

2004 Art Cologne, Raab Gallery, Berlin, Allemagne Economy & Extasy, Raab Gallery, Berlin, Allemagne

2003 Unter Drei, Raab Gallery, Berlin, Allemagne

BIBLIOGRAPHIE :

2018 Romain Mathieu, *ARTPRESS* n°451, janvier 2018

2016 Emmanuelle Lequeux article sur le 61ème salon de Montrouge

2011 Philippe Dagen, « Tragique du paysage », *Le Monde,* 30 mai 2011

2008 Philippe Dagen, « Paul Vergier- Galerie Nathalie Gaillard », *Le Monde,* 1er juin 2008

2008 Philippe Jaccottet, catalogue de l'exposition « Terrien », Galerie Nathalie Gaillard, Paris

90, rue de la Folie-Méricourt
75011 PARIS
+33 (0)1 48 06 67 38
galerie@h-gallery.fr
www.h-gallery.fr

#Evénements,#TrendArt

by Marlène Pegliasco on 6 Avril 2018

Art Paris Art Fair 2018: Un Prix qui tient toutes ses promesses

Une promesse, c'est une certitude, un engagement, l'assurance que l'on met dans quelque chose ou envers quelqu'un. La force de ce terme en dit long sur l'assurance prise par les organisateurs d'Art Paris Art Fair et le comité de sélection du Prix l'Art est vivant, promesses sur le choix des galeries invitées à concourir pour ce prix. « L'Art est vivant » est un collectif d'amateurs passionnés et de collectionneurs créé par Denis Fizelier en 2014. Il aide à la production, à la diffusion, à l'édition de publications et de livres d'artistes, participe à l'acquisition d'oeuvres, soutient et organise des expositions et des événements. Réservé aux galeries internationales de moins de six ans d'existence, le secteur « Promesses » de Art Paris Art Fair se compose de 12 galeries émergentes invitées à présenter un maximum de trois artistes, chacun présentant « un regard signifiant sur le champ de l'art contemporain », selon les termes de Guillaume Piens, commissaire général de cette prestigieuse foire. Le Prix l'Art est vivant, promesses sera décerné à l'un d'entre eux et viendra récompenser ce jeune talent. Il remportera la somme de 5000€, présentera une exposition monographique lors de l'édition 2019 et recevra une dotation importante matériel de Lefranc Bourgeois. Une de ses oeuvres sera acquise par le fonds de dotation dans les 12 mois. En 2017, pour le lancement de ce prix à Art Paris Art Fair (une première édition avait été faite au cabinet de dessins contemporains DDessin 2016), c'est l'artiste Dalila Dalléas Bouzar, représentée par la Galerie Cécile Fakhoury d'Abidjan, qui est devenue la lauréat du Prix l'Art est vivant, promesses. Alors que le lauréat 2018 sera connu ce jeudi 05 avril à 18h, nous avons rencontré ces « jeunes » galeries qui nous ont parlé de leurs choix artistiques. Rendez-vous avec la jeune création émergente.

Ilya Gaponov, Garden City, laque de kouzbass sur bois ©K35 Art Gallery

Certaines galeries présentent trois artistes, d'autres se focalisent sur un solo show. C'est le cas avec les galeries suivantes. Venue de Moscou, la K35 Art Gallery présente Ilya Gaponov. Né en Sibérie en 1981, le peintre représente des paysages inspirées de la région de Kemerovo, une région pratiquement dédiée aux mines de charbon. Le matériau contamine la terre, en permanence noire, ce qui explique la sombreur de ses tableaux, peints à la laque de Kouzbass, un produit propre au traitement du charbon.

TILT, Plaquo Outside 20 © Kolly Gallery

La Zürichoise Kolly Gallery fait la part belle au street art avec l'artiste TILT. Originaire de Toulouse, il se définit lui-même comme un « graffeur fétichiste ». La rue l'inspire par ces architectures, ces passants et ces objets abandonnés dont il insuffle une seconde vie. Les couleurs percutantes, coulantes, les tags, effets de bombe recouvrent les fissures de ce mur amoché dans un but d'embellissement.

Brian Harte, Family, 2017 ©GNYP

Ouverte depuis deux ans et demie par le collectionneur Giovanni Springmeier et la conseillère artistique internationale Marta Gnyp, les deux galeristes ont mis leur connaissance et leur expertise du monde artistique contemporain dans le choix d'artistes ambitieux. Né en Irlande en 1978, Brian Harte perpétue la grande tradition de la peinture, puisant son inspiration dans l'Histoire de l'Art, ce qui peut être une entreprise assez risquée au 21ème siècle mais Marta Gnyp explique les raisons de leur soutien: « Avec la grande quantité de possibilités offertes par les nouveaux médias, les technologies et les approches conceptuelles, la question reste de savoir quoi et comment peindre pour être pertinent. Nous sommes convaincus que Brian Harte a trouvé sa propre langue très intéressante dans laquelle il se réfère à la tradition britannique , à des artistes tels que Turner et Francis Bacon, mais aussi à la tradition néerlandaise, en même temps qu'il place ses œuvres dans le monde actuel. Avec ces lignes d'horizon, les compositions centrales et ces chiffres fragmentés, il crée un nouveau langage visuel contemporain. »

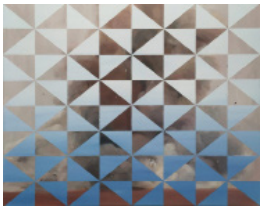
Marie Havel, Réaménagements Permanents, 2017 © Courtesy H Gallery

Tournons-nous vers les galeries françaises. Installée dans le 11e arrondissement, la H Gallery expose les artistes Marie Havel, Alexandra Hedison et Paul Vergier. Nous avons déjà consacré un article aux récents travail de Marie Havel dont on apprécie la recherche graphique autour des ruines et de l'enfance. Pour Art Paris Art Fair, elle présentera une installation composée d'un bunker ensablé et de dessins. La photographe américaine Alexandra Hedison, née en 1968 et épouse de l'actrice Jodie Foster, travaille avec des objectifs de grande taille. Dans chacune de ses photographies, elle part à la rencontre entre l'individu et l'immensité du paysage naturel et architectural qui l'entoure. La force de ses compositions tient dans les lignes géométriques qui s'en dégagent, explorant les nouvelles perceptions visuelles de notre quotidien. Enfin, le français Paul Vergier, né en 1976, se nourrit de ses souvenirs d'enfance. Cette enfance passée dans des fermes, un hameau au milieu de terres et de cultures, a imprégné la création de l'artiste dont les images évoquent ce monde rural. Le plastique qui recouvre les serres et les plantations se transforme ici en un objet gracieux par un rapprochement au champ vestimentaire.

Alexandra Hedison, Found Painting #4 © Courtesy H Gallery

Paul Vergier, Mille plis II, 2017, Pastel gras sur papier ©Courtesy H Gallery

Ouverte en 2013, la Progress Gallery expose trois artistes rassemblant trois médiums différents: Coraline de Chiara, Mélanie Delattre-Vogt et Antoine Tarot. « Envisager un projet d'exposition avec chacun de ces trois artistes est un vrai plaisir » confie Anne-Françoise Jumeau, « ils ont chacun à leur façon une vraie appétence à créer de nouvelles œuvres, de nouvelles séries… » Coraline de Chiara, né à Jakarta en 1982, nous laisse saisir le souffle de vie à travers un prisme pictural géométrique.



Coraline De Chiara, Premier Souffle ©Progress Gallery

Par la précision et la légèreté du graphite, l'artiste de 34 ans Mélanie Delattre-Vogt dessine des histoires poétiques, racontées par des objets en apesanteur. Enfin, le céramiste Antoine Tarot (1977) modèle le grès et tisse des formes compactes très colorées. La matière brute se meut en entrelacs, boudins, tresses et alvéoles, en un enchevêtrement maîtrisé fascinant.

Mélanie Delattre-Vogt, Parlez-moi de votre panthère, 2017 ©Progress Gallery

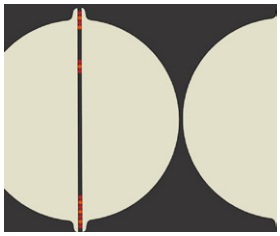
Antoine Tarot, Entrelacs vert orange ©Progress Gallery

Ouverte depuis quelques mois et dédiée à l'art contemporain japonais, la Pierre-Yves Caër Gallery propose deux artistes venus du pays du Soleil Levant. « J'ai choisi de représenter des artistes japonais (ou des artistes d'autres nationalités mais dont les œuvres sont inspirées par la culture japonaise) après avoir eu la chance de vivre plus de cinq ans au Japon et y avoir découvert la qualité exceptionnelle et la variété du travail de ces artistes, aujourd'hui beaucoup moins représentés en Europe que leurs homologues chinois ou coréens » explique le galeriste. « En plus, le marché de l'art contemporain étant encore très étroit au Japon, il est très important de leur ouvrir des opportunités sur d'autres marchés afin qu'ils puissent vivre pleinement de leur talent. Enfin, je trouve que c'est important que les collectionneurs français, découvrent à travers le travail très varié de ces artistes, à chaque fois un tout petit peu de la culture japonaise, à la fois si riche de ses traditions artistiques (dont peuvent s'inspirer les artistes contemporains) et aussi si innovante. »

Yuki Nara, Bone Flower, 2017 ©Pierre-Yves Caër Gallery

Le céramiste contemporain Yuki Nara étonne par son approche architecturale de la céramique, une double influence issue de ses études à l'Université d'Architecture de Tokyo et familiale car descendant d'une des plus grandes familles de céramistes du Japon, dont son père, Ohi Chozaemon XI, est aujourd'hui le grand maître et auquel il succédera dans quelques décennies. L'élégance de ces sculptures est exceptionnelle. Son compatriote Wataru Yamakami, né en 1981, est un artiste multidisciplinaire, marqué par les catastrophes qui ont marqué son pays. Il crée une oeuvre entre mirage et réalité. Dans un univers limpide, des symboles flottent, chacun chargés de sens, de signification et de perspective, superposant deux cosmos dans lequel évolue l'individu.

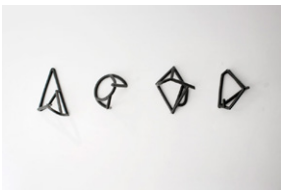
Wataru Yamakami, World of Worl, 2016 ©Pierre-Yves Caër Gallery



ADO, Sans Titre, 1966 ©Galerie Eko Sato

Autre galerie française figurant dans le secteur « Promesses », la Galerie Eko Sato, ouverte depuis 2016. Installée dans le 20e arrondissement de la capitale, c'est sa première participation à Art Paris Art Fair où elle présente le peintre japonais ADO (1936-1995) ainsi que les deux jeunes artistes Laurent Debraux et Clémentine Dupré. Cette trilogie artistique se complète par « leur pureté, le silence et la relation au temps qui en émane » nous confie le galeriste Eko Sato.« Silence et force que l'on retrouve dans le travail de ADO, peintre japonais qui a décidé de s'installer à Paris en 1962. Son travail autour du dépouillement et ses oeuvres abstraites restent intemporels. Parmi la jeune génération d'artistes céramistes, Clémentine Duprérepresente pour moi une figure importante. Elle s'intéresse au potentiel spatial de l'architecture, le définissant en un système de représentation typologique. Ses ensembles de formes dynamiques construisent le vide, livrent une interprétation de l'espace tangible et intangible. Quant au sculpteur Laurent Debraux, chacune de ses pièces conjugue le mouvement – presque indescriptible – à une réflexion qui ne fait que s'intensifier. Il souligne le temps avec ses sculptures épurées qui lient art et technicité, mouvements et réflexions.

Laurent Debraux , La Mare aux fées ©Galerie Eko Sato



Clémentine Dupré, Typologie, 2017 ©Galerie Eko Sato, Anthony Giraldi

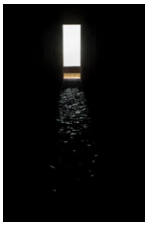
Parmi les galeries européennes présentes dans ce secteur, nous trouvons la galerie d'Amsterdam Rutger Brandt Gallery . Sous le titre « Deconstructed Dimensions », elle présente les artistes Eva Roovers, Carlos Sagrera et Matthias Schaareman. Leur galeriste s'exprime ainsi sur leur travail: « Ces trois artistes sont concernés par l'espace et sa traduction par un plan d'image bidimensionnel. Dans leur approche formelle de la couleur et de la composition, ils recherchent comment les souvenirs peuvent nous tromper. Les abstractions de la conscience conduisent à des formes fracturées soit dans les peintures de Carlos Sagrera (Espagne, 1987), dans les collages de Matthias Schaaremans (Pays-Bas 1986), soit dans les photographies colorées d'Eva Roovers (Pays-Bas, 1981). »

Carlos Sagrena, Heating the room, 2017©Rutger Brandt Gallery

Eva Roovers, Moving Moments In Time 3, 2017©Rutger Brandt Gallery

Matthias Schaareman, 1709 ©Rutger Brandt Gallery

Installée à Rome et à Bruxelles, la Montoro12 contemporary présente trois artistes choisi pour leur histoire et leur visibilité internationale. Luis Felipe Ortega (1966, Mexique) a représenté son pays natal à la Biennale de Venise 2015 et a récemment exposé son travail dans une exposition personnelle au Musée Mattatoio à Rome. Une de ses œuvres fait partie de la collection permanente du Centre Georges Pompidou. Steve Sabella (1975), artiste d'origine palestinienne, a exposé dans différents musées internationaux et bientôt à l'Institut du Monde Arabe à Paris. Enfin, Serena Fineschi (1973 Italie) a récemment eu une exposition à Old Masters Museum à Bruxelles avec Hans Op de Beeck.



Luis Felipe Ortega, Projects Tunel ©Montoro 12 Gallery

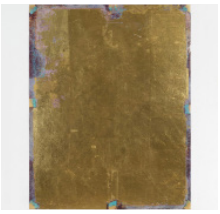
Steve Sabella, No Man's Land 2 ©Montoro 12 Gallery

Serena Fineschi, 107 ©Montoro 12 Gallery

La galerie romaine Francesca Antonini Arte Contemporanea a fait le choix de convoquer les arts picturaux sous trois médiums différents. Sabrina Casadei (1985) dessine dans des tons pastels, des lignes ondulantes comme des flots remplis d'énergie vitale. Né en 1987, Gugliemo Castelli souligne ses figures de larges traits noirs, évoquant les peintres fauves du début du XXe siècle. Quant à Antonello Viola (1966), il construit un périmètre chromatique dans lequel la einture devient un lieu de réflexion, de recherche absolue, à travers un processus d'accumulation puis de stratification, enfin, de révélation de la couleur intense.

Sabrina Casadei, Moon Molajoli high res ©Francesca Antonini Arte Contemporanea

Guglielmo Castelli, Le ore fatte di nulla, 2018 ©Francesca Antonini Arte Contemporanea



Antonello Viola, Oro 2, 2017 ©Francesca Antonini Arte Contemporanea

Aussi venue de Rome, la Galleria Anna Marra expose trois artistes italiens. Né en Sicile en 1970, Davide Bramante photographie de la même façon qu'il regarde les choses, qu'il les pense et les espère voir. Ces images futuristes superposent plusieurs lieux, annihilant les notions spatiales et temporelles. Rome est aussi le terrain de prédilection de la photographe Claudia Peill (1963). Elle mixe photographie et peinture en un discours lyrique où les détails architecturaux de la Ville Eternelle jaillissent tels des trésors enfouis. Enfin, l'artiste américain Michael Ryan (Etats Unis 1970) travaille plusieurs techniques. Collages et crayons apportent à cette représentation figuratif, un esprit naïf, accentuée par le choix d'une vue faciale.

Davide Bramante, My own Rave. Roma (Danzante in mezzo), 2014 ©Galleria Anna Marra

Michael Ryan, Neukolln, 2017 ©Galleria Anna Marra

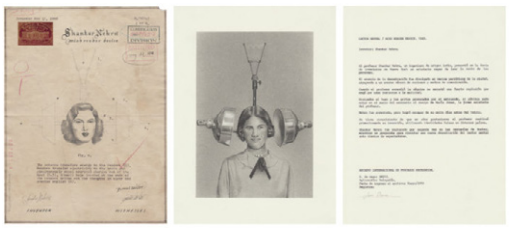
Claudia Peill, L3, 2015 ©Galleria Anna Marra

90, rue de la Folie-Méricourt
75011 PARIS
+33 (0)1 48 06 67 38
galerie@h-gallery.fr
www.h-gallery.fr

Enfin, seule galerie hors Europe représentée dans ce secteur, La galerie de Bogota La Balsa Arte présente Miguel Cárdenas, Maite Ibarreche et Juan Osorno. Surnommé le peintre blanc, Miguel Cárdenas (1973) a pu restituer l'univers des indiens et leurs cosmogonies à travers sa peinture et ses outils. Des toiles très colorées, évoquant le travail exotique du Douanier Rousseau (1844-1910) dans cette composition riche et exaltante de la nature. Les dessins trash de Maite Ibarreche (1987) jouent sur une certaine fascination. Le choix des poses et des couleurs sont représentatives des suggestions visuelles, entre sensualité et violent désir sexuel. Une pratique du dessin opposée à celle de son confrère Juan Osorno. S'inspirant de planches médicales, l'artiste établit des connections entre l'individu, la nature et le cosmos.

Miguel Cárdenas, Selva Nocturna ©La Balsa Arte

Maite Ibarreche, Dsvelamiento ©La Balsa Arte



Juan Orsono, Lector mental ©La Balsa Arte

Art Paris Art Fair
Secteur Promesses
Du 05 au 08 avril 2018
Grand Palais
3, Avenue du Général Eisenhower
75008 Paris

Beaux-Arts Magazine
Armelle Malvoisin
April 5, 2018

GUIDE

Nos stands coups de cœur à Art Paris Art Fair

Par Armelle Malvoisin • le 5 avril 2018

C'est parti ! Du 5 au 8 avril le Grand Palais vit au rythme de l'art contemporain ! Que voir à Art Paris qui fête cette année ses 20 ans ? Artistes confirmés ou émergents, œuvres historiques et découvertes… Beaux Arts a sélectionné pour vous les stands incontournables parmi 142 propositions.

Le stand le plus prometteur

H Gallery fait partie de la section « Promesses », qui réunit douze galeries de moins de six ans d'existence et expose pour la première fois en France la photographe américaine Alexandra Hedison. Sa série abstraite intitulée "The In Between" montre des vitrines parisiennes recouvertes de peinture blanche. Sur la cimaise opposée, les peintures de Paul Vergier, très remarqué au Salon de Montrouge l'an dernier, dévoile des paysages en démolition ou en construction. Enfin, le bunker recouvert de sable de Marie Havel renvoie aux paysages d'une Picardie blessée par les guerres. C'est là qu'a grandi l'artiste, lauréate du prix DDessin en 2017 et nominée pour la première édition du Prix Jeune Création 2018 du Cercle Rigaud pour l'art contemporain.

H Gallery

http://www.h-gallery.fr/

90, rue de la Folie-Méricourt
75011 PARIS
+33 (0)1 48 06 67 38
galerie@h-gallery.fr
www.h-gallery.fr

GUIDE

Nos stands coups de cœur à Art Paris Art Fair

Par Armelle Malvoisin • le 5 avril 2018

C'est parti ! Du 5 au 8 avril le Grand Palais vit au rythme de l'art contemporain ! Que voir à Art Paris qui fête cette année ses 20 ans ? Artistes confirmés ou émergents, œuvres historiques et découvertes… Beaux Arts a sélectionné pour vous les stands incontournables parmi 142 propositions.

Le stand le plus géométrique

La galerie suisse Espace Muraille consacre son stand au travail de l'artiste genevois Philippe Lardy (55 ans) qui, parallèlement à une brillante carrière dans l'illustration, a développé sa pratique de la peinture. Avec un goût pour les couleurs expressives, il crée des formes géométriques appelées Life Forms. Soit une libre interprétation des chaînes ADN, source d'inspiration de ses peintures, dessins et sculptures, faite de bandes de papier torsadées et de détails agrandis. Un écho aux possibilités de la génétique.

Espace Muraille

https://espacemuraille.com/

Le stand le plus psychédélique

La galerie Lœvenbruck rend hommage à l'œuvre de Frédéric Pardo (1944–2005), figure dandy de la contre-culture parisienne des années 1960. Cet artiste psychédélique au parcours atypique, peignaient les visions pop que lui procurait ses prises de LSD. Mais selon la technique ancienne de la tempera, à la façon des maîtres de la Renaissance ! Ce qui valut à Frédéric Pardo d'être qualifié de « préraphaélite ». Proche du cinéaste Philippe Garrel, Pardo a aussi fait de la musique avec Jean-Pierre Kalfon et des performances avec Jean-Jacques Lebel. Un touche-à-tout génial et complètement barré.

Galerie Lœvenbruck

http://www.loevenbruck.com/

Le stand le plus street art

Pionnier français de l'art urbain des années 1980, Blek le Rat (né en 1951) fait l'objet d'un solo show avec ses pochoirs créatifs, qui réinterprètent des sculptures et tableaux iconiques du Louvre. En véritable passeur, l'artiste cherche à faire sortir l'art du musée en convoquant des chefs-d'œuvre : la Joconde, la Vénus de Milo, le David de Michel-Ange ou la peinture de Caravage… Clou du stand : une palissade dénichée sur le chantier des grands travaux du Louvre, en 1984, flanquée d'une femme grecque.

Galerie Ange Basso

http://www.galerie-angebasso.com/

Le stand où l'on tombe dans le panneau

Chez Caroline Smulders, Jean-Pierre Raynaud revient à l'un de ses fondamentaux : le sens interdit. « Ce panneau dont la forme fut fixée en France par l'occupant allemand pendant la Seconde Guerre mondiale, constitue l'un des premiers signes "universels" représentant le contrôle et le conditionnement social, observe le critique d'art François Piron. Le sens interdit est resté, avec le carreau de porcelaine blanc, l'un des signes visuels les plus importants de l'œuvre solitaire et obsessionnelle de Raynaud. » « Disséquer un sens interdit, c'est rendre vivante la matière inerte », affirme l'artiste dont le travail sur la violence abstraite des signes fut qualifié d'« objecteur » dans les années 1960. Ce stand est l'un des plus marquants de la foire.

Galerie Caroline Smulders

https://www.carolinemulders.art/

Le stand le plus minimaliste

Depuis les années 1940, Geneviève Asse (95 ans) offre un art d'une extrême richesse qui nous transporte dans une contemplation silencieuse. Ce sentiment nous envahit lorsqu'on pénètre sur le stand de la galerie Oniris-Florent Paumelle, dont l'accrochage révèle des toiles bleues, unique couleur utilisée par cette grande dame du minimalisme. Synonyme d'infini, de lointain et de plénitude, le bleu est, pour la peintre, la seule teinte qui, en couvrant le support de la toile, lui donne aussi de la profondeur. Pour ce faire, Geneviève Asse construit sa toile selon une architecture élémentaire (des lignes horizontales ou verticales), ouvrant un espace clos où la lumière s'infiltre.

Galerie Oniris

http://www.galerie-oniris.fr/accueil/

Le stand le plus narratif

Hervé Di Rosa est l'un des principaux membres du mouvement français de la Figuration libre, au cœur d'un renouveau de la peinture dans les années 1980. Depuis 1993, l'artiste a entrepris un tour du monde pour réaliser une série de travaux qui utilisent les cultures et les modes d'expression de chaque pays où il séjourne. La galerie AD consacre une expo personnelle à cette figure de la peinture française dont l'œuvre narrative, colorée et ludique, peuplée de personnages emblématiques, interpelle. Pour la foire, l'artiste a rassemblé le long d'une cimaise ses souvenirs autobiographiques, tandis que ses grandes peintures racontent des scènes de la vie quotidienne.

AD Galerie

http://adgalerie.com/index.php

Le stand le plus révolutionnaire

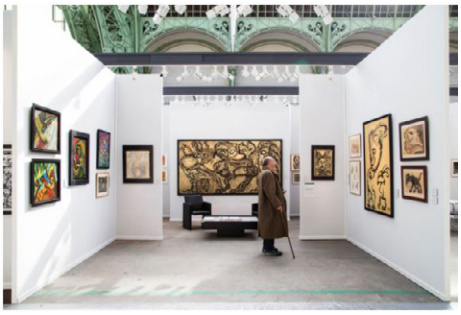
À la galerie Vallois, devant de grandes peintures de Bengt Lindström (1925–2008), trône une sculpture historique intitulée Homage to Soldier de Liu Bolin. Connu pour ses performances photographiques d'« homme invisible » se fondant dans n'importe quel décor, l'artiste chinois expose ici un bronze de 2008. Percée de multiples trous, la sculpture à l'effigie d'un soldat révolutionnaire est dotée d'un système d'allumage au gaz qui lui permet de s'enflammer. On brûle de voir ça… Malheureusement, au Grand Palais la démonstration n'est pas possible pour des raisons évidentes de sécurité.

Galerie Vallois

http://www.galerie-vallois.com/

Le stand le plus expressionniste

Lorsqu'en 2013, la galerie Michel Descours a entamé une collaboration avec la famille de l'artiste d'origine belge Jean Raine (1927–1986), c'était pour mieux faire connaître sa peinture et la situer avec plus de justesse, depuis ses ancrages au sein du groupe Cobra jusqu'au déploiement d'une œuvre personnelle abstraite expressionniste. Dans cette optique, la galerie consacre un stand entier à cette figure artistique singulière des années 1960–1970 qui mérite d'être redécouverte et réévaluée.



Galerie Michel Descours

http://www.peintures-descours.fr/

Le stand le plus textile

Les incroyables œuvres en tissu de la sculptrice textile Simone Pheulpin sont à découvrir sur le stand de la Maison Parisienne, qui lui consacre un solo show. Sa technique consiste à découper, superposer et plier des bandes de tissu de coton brut qu'elle fixe sans colle, à l'aide d'épingles dissimulées à l'intérieur de ses sculptures. Il faut à l'artiste six à neuf mois pour réaliser une œuvre qui nécessite, en moyenne, trois kilomètres de bandes de tissu et cinq kilos d'épingles ! Notez que ces œuvres textiles sont parallèlement exposées à l'hôtel Meurice dans le cadre de « La Promenade du Collectionneur » et à Chaumont-sur-Loire. Le travail de Simone Pheulpin a été sélectionné pour l'édition 2018 du Craft Prize de la fondation Loewe. L'artiste est la seule finaliste française.

Maison Parisienne

http://www.maisonparisienne.fr/

Le stand le plus prometteur

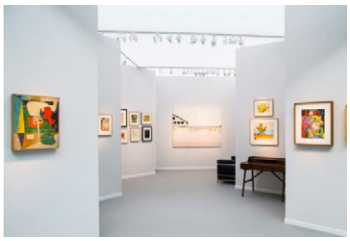
H Gallery fait partie de la section « Promesses », qui réunit douze galeries de moins de six ans d'existence et expose pour la première fois en France la photographe américaine Alexandra Hedison. Sa série abstraite intitulée The In Between montre des vitrines parisiennes recouvertes de peinture blanche. Sur la cimaise opposée, les peintures de Paul Vergier, très remarqué au Salon de Montrouge l'an dernier, dévoile des paysages en démolition ou en construction. Enfin, le bunker recouvert de sable de Marie Havel renvoie aux paysages d'une Picardie blessée par les guerres. C'est là qu'a grandi l'artiste, lauréate du prix DDessin en 2017 et nominée pour la première édition du Prix Jeune Création 2018 du Cercle Rigaud pour l'art contemporain.

H Gallery

http://www.h-gallery.fr/

Le stand le plus franco-suisse

Les galeries françaises Éric Mouchet et Zlotowski se sont associées pour montrer les peintures et les dessins Le Corbusier en regard avec des photographies de son compatriote Matthieu Gafsou, issues de sa série La Chaux-de-Fonds (du nom de la ville où est né l'architecte suisse). Un savant et beau jeu d'accrochage permet d'embrasser les œuvres de Le Corbusier en un regard depuis l'entrée du stand. Tandis qu'en se plaçant au fond du stand, on contemple les photographies de Matthieu Gafsou, lauréat du Prix HSBC pour la Photographie en 2009.



Galerie Éric Mouchet & Galerie Zlotowski

http://www.ericmouchet.com/
http://www.galeriezlotowski.fr/fr

ArtPress n°451
Romain Mathieu
Janvier 2018

INTRODUCING

PAUL VERGIER

Romain Mathieu

« Je fais des paysages sans paysages », précise Paul Vergier. En prenant pour sujet une nature artificielle, constituée d'architectures nomades, de constructions précaires, de serres et de cabanes, ce sont plutôt des atmosphères qu'il conçoit, des formes mouvantes qui interrogent notre regard sur le monde. Il expose à la H Gallery, à Paris, jusqu'au 6 janvier 2018.

■ Pour aborder l'œuvre de Paul Vergier, peut-être faut-il commencer par le trouble que produit la rencontre avec sa peinture. Les architectures de plastique que sont les serres recouvrent la surface de la toile de leurs voiles diaphanes et tendent à effacer le motif. Les grandes bâches qui abritent des chantiers ne présentent qu'une masse muette, une forme informe qui obstrue tout l'espace. Face à ses œuvres réalistes au rendu de lumière et de texture saisissant, on s'interroge néanmoins : que voit-on ? Mais peut-être ne s'agit-il que de cela : voir et, en retour, nous voir. Peut-être est-ce la question essentielle qui ne cesse de se poser à la peinture quand on évoque son retour, car de cela dépend sa nécessité. De quelle vérité la peinture peut-elle être encore dépositaire dans un monde où « le vrai n'est qu'un moment du faux » – cela a été constaté il y a déjà un certain temps (1) – et où notre rapport au monde est médiatisé par des écrans ?

« Mille plis », 2015. Pastel sur papier glacé. 72 x 93 cm. (Collection privée). *"A Thousand Folds"*

90, rue de la Folie-Méricourt
75011 PARIS
+33 (0)1 48 06 67 38
galerie@h-gallery.fr
www.h-gallery.fr

ArtPress n°451
Romain Mathieu
Janvier 2018

ARCHITECTURES NOMADES

Dans ce qui se voit: soit une serre avec le désordre relatif d'une activité agricole non industrielle, quelques pots au sol et une chaise d'intérieur récupérée sur laquelle un arrosoir a été négligemment posé. Dans le fond, parallèle au plan du tableau, le plastique de la serre forme un écran à travers lequel se perçoit un paysage constitué de grands buissons et d'un champ aux arbres dépouillés qui laissent passer quelques taches de lumière faisant éclater les verts. Entre ces deux espaces, une porte entrouverte évoque une possible circulation, entre l'intérieur et l'extérieur, entre la nature cultivée et le paysage, mais aussi entre le vu et le voile. Le plastique bleuté du toit ferme l'espace sur nous. L'œil est contenu à l'intérieur de la serre, dans ce qui se voit, tandis que l'extérieur apparaît opacifié.

Dans *Cataracte*, grand tableau de 2017, le regard se perd dans une succession d'écrans de plastique où la nature a presque totalement disparu, comme autant de voiles perturbant la vision à laquelle renvoie le titre éloquent de l'œuvre.

« Je fais des paysages sans paysages », remarque le peintre qui vit dans le sud de la France et montre son environnement immédiat. Ce ne sont pas les grandes étendues d'une agriculture industrielle que peint Paul Vergier, mais la banalité d'une campagne avec sa culture artisanale qui n'en est pas moins soumise au règne d'une nature artificielle.

À la fois oppressantes et dérisoires, ces constructions en plastique semblent s'imposer à tout environnement humain. Dans la série des *Pérennes*, elles enserrent ce signe de confort et de réussite sociale sous une armature bricolée. Parfois, les atmosphères tendent à se confondre, comme dans *la Graffe*, dont on se demande si l'intérieur chirurgical de la serre renvoie aux plantes ou à l'humain. Ailleurs, cependant, quelques détails de nature – des pousses anarchiques surgies de terre – nous indiquent que la séparation n'est pas complètement consommée ou que le temps menace ces édifices. L'atmosphère artificielle des serres est une construction fragile dont l'équilibre peut se rompre ou se dégrader rapidement. Ces constructions précaires sont des architectures nomades et des formes mouvantes, entre espaces optimisés de production et ruines d'une aspiration assez vaine. La série des *Cabanes*, faites d'un assemblage de bâches récupérées pour les migrants au bord de la Spree à Berlin, ou celle des chantiers, recouverts d'un immense plastique, renvoient à des formes éphémères, de « bouts moments volés au temps » (Constable), à l'intérieur d'un monde instable. En fait, l'artiste ne peint-il pas que des « cabanes », c'est-à-dire une manière précaire et erratique d'habiter le monde auquel nous sommes devenus étrangers. Ces motifs « de passage » accompagnent des formes elles-mêmes largement insaisissables : tas et amas de toile dans lequel l'œil s'obstine et bute.

NON-LIEUX

Peu après sa sortie de l'école des beaux-arts, Paul Vergier peint d'abord des tableaux très allongés qui adoptent le format photographique du panoramique, des décors péri-urbains désertés, des « non-lieux » où le motif semble fuir, l'œil s'égarer, en proie à l'ambition démesurée de voir, de se saisir d'une totalité. Quelques années plus tard, en 2006, les tableaux se focalisent sur l'agrandissement de socles de charrues saisis en plein labour. La

De haut en bas (from top) : « Dans ce qui se voit », 2017. Huile sur toile, 65 × 50 cm. "In what is seen" Oil canvas « Cabane », 2014. Acrylique et pastel gras, 50 × 65 cm. (Collection privée). "Hut" Acrylic and oil pastel

90, rue de la Folie-Méricourt
75011 PARIS
+33 (0)1 48 06 67 38
galerie@h-gallery.fr
www.h-gallery.fr

art press

ArtPress n°451
Romain Mathieu
Janvier 2018

peinture se confond avec la terre, la fouille comme si elle était à la recherche de son être. Viennent ensuite les serres et les chantiers, c'est-à-dire le paysage perçu à travers un voile et la terre recouverte, devenant une surface lisse. La vérité de la peinture se confronte pleinement au règne de l'artifice. Elle s'y intègre, à la manière de l'artiste qui va se placer à l'intérieur des serres, composant avec la chaleur étouffante qui modifie son médium. Il faut se perdre dans ces décors médiocres pour se retrouver, semble nous dire l'artiste car, on l'a compris, les écrans de plastique dans lesquels l'œil s'égare nous ramènent constamment à la peinture. Il n'est ici question que de surfaces et de profondeurs, de lumières et d'opacités, de plis et de drapés.

La recherche de Paul Vergier se place précisément entre vérité et artifice, sa peinture procède de cette tension insoluble. « Le facteur impossible est important », précise-t-il. Outre ses sujets, il choisit des techniques à contre-emploi, telles que la tempéra pour la transparence, le fusain pour le rendu lisse des bâches. Par ce redoublement, il s'agit d'arrêter le regard. Si peindre, c'est remettre en question l'évidence du monde, il ne fait pas de doute que Paul Vergier est un peintre de notre temps. ■

(1) Guy Debord, *la Société du spectacle*, Paris, Buchet-Chastel, 1967.
(2) Vincent Bioulès, *Correspondance*, n.p.

"I do landscapes without landscapes," states Paul Vergier. Taking as his subject an artificial nature made up of nomadic structures, precarious constructions, greenhouses and huts, he can be said to conceive atmospheres, shifting forms that interrogate our vision of the world. He is exhibiting at the H Gallery, Paris, through January 6, 2018.

Perhaps the best way to approach Paul Vergier's work is to start with the destabilization produced by his painting. The plastic structures that are his "greenhouses" cover the canvas with their diaphanous veils, tending to erase the motif. The big plastic sheets sheltering the work within are like a mute, formless mass blocking the space. These works are extraordinarily realistic, their rendering of light and texture strikingly vivid, and yet what are we seeing? Maybe that's the point: to see, and in so doing, to see ourselves. Perhaps that is the essential question that is constantly being put to painting when the question of its return comes up, because that is what makes it necessary. What truth can painting contain in a world where "the true is only a moment of the false"—the observation is no longer new (1)—and in which our relation to the world is mediated by screens?

NOMADIC STRUCTURES?

Dans ce qui se voit: a greenhouse displaying the relative messiness of small-scale agricultural activity, with a few pots on the ground and a recuperated house chair on which a watering can has been carelessly placed. In the background, parallel to the picture plane, the plastic of the greenhouse forms a screen through which we see a landscape made up of large bushes and a field of bare trees offering glimpses of a few bursts of light setting off the brightness of the greens. Between these two spaces, a half-open door evokes the possibility of movement between interior and exterior, between cultivated nature and landscape, but also between the seen and the veiled. The bluish plastic of the roof closes the space before us. The eye is contained inside the greenhouse, in what can be seen, whereas the exterior seems opacified. In *Cataracte*, a large painting from 2017, the gaze loses itself in a succession of plastic screens from which nature has almost totally disappeared, like so many veils disrupting the vision referred to the by the work's eloquent title.

"I do landscapes without landscapes," says this painter, who lives in the South of France and paints his immediate surroundings. What Vergier paints are not the vast expanses of industrial agriculture, but the banality of countryside with its artisanal culture which is no less governed by the reign of artificial nature.

At once oppressive and puny, these plastic constructions seem to have conquered the human environment. In the *Piscines* (Swimming Pools) series, they enclose the eponymous symbol of comfort and social success under their makeshift forms. Sometimes, the atmospheres tend to merge, as in *Le Greffe* (Graft), where we wonder whether the surgical interior of the greenhouse relates to plants or to something more human. Elsewhere, however, a few natural details—shoots anarchically poking up out of the ground—tell us that the separation is not watertight, or that these edifices are threatened by time. The artificial atmosphere of the greenhouses is a fragile construction that can quickly lose its balance or deteriorate. These precarious constructions are nomadic, shifting forms, somewhere between optimized production spaces and the ruins of a somewhat vain aspiration. The series of *Cabanes*, showing structures made from recuperated sheeting by migrants on the banks of the Spree River in Berlin, or the ones showing work sites covered by huge plastic sheets, evoke ephemeral forms, "brief moments stolen from time" (Constable) in an unstable world. In fact, is not this artist painting "huts," that is to say, a precarious and erratic way of inhabiting a world in which we have become strangers. These "transient" motifs accompany forms that are themselves to a large extent elusive: piles and clusters of canvas where the eye pushes on but is blocked.

NON-PLACES

Shortly after art school, Vergier started painting elongated pictures in the panoramic photo format showing deserted city outskirts and "non-places" where the visual subject seems to elude us and the eye to get lost, overtaken by the excessive ambition to see, to grasp a totality. A few years later, in 2006, the paintings are close-ups on plowshares as they pull through the soil. The paint becomes one with the earth, boring into it as if looking for its own being. After this come the greenhouses and work sites, in which landscape is seen through those plastic veils and the earth is covered, becoming a smooth surface. The truth of the paint confronts the reign of artifice. It becomes part of it, just as the artist himself takes up position inside the greenhouses, composing with the stifling heat that changes his medium. We must get lost in these mediocre settings in order to find ourselves, the artist seems to be saying, for, as we have understood, the plastic screens in which the eye goes astray are constantly bringing us back to the fact of the painting. Everything here is surface and depth, light and opacity, fold and drape.

Vergier's art stands precisely between truth and artifice, his painting stems from this insoluble tension: "The impossibility factor is important," he points out. Apart from his subjects, he chooses techniques for the opposite of their obvious qualities: tempera for transparency, charcoal for the smoothness of the plastic sheeting. The point of this doubling is indeed to arrest the gaze, in other words, to see. If to paint is to call into question the obviousness of the world, then there can be doubt that Vergier is a painter of our times. ■

Translation, C. Penwarden

(1) Guy Debord, *The Society of the Spectacle* (1967).
(2) Vincent Bioulès, *Correspondance*, n.p.

Paul Vergier
Né en/*born* 1976 à/*in* Valréas
Diplômé de l'ENSBA, Paris
Expositions récentes/*Recent shows:*
2014 La Maison de la tour, Valaurie
2015 Lorch & Seidel Contemporary, Berlin
2016 Galerie Maïa Muller, Paris
Galerie Municipale Jean Collet, Paris
Prix Antoine Marin, Arcueil, Paris
Lorch & Seidel Contemporary, Berlin
60e Salon de Montrouge, Montrouge
Espace Chabrillan, Montélimar
2017 Galerie Bée-Bé à Marseille;
H Gallery, Paris ; Sono-Art Gallery, Séoul

[EXPOSITION] 01/12 » 06/01 – PAUL VERGIER – CACHÉ DERRIÈRE CE QUI SE VOIT – H GALLERY – PARIS

EXPOSITION PERSONNELLE *CACHÉ DERRIÈRE CE QUI SE VOIT* DE PAUL VERGIER DU 1ER DÉCEMBRE 2017 AU 06 JANVIER 2018 À H GALLERY, PARIS.

Vernissage le jeudi 30 novembre 2017, de 18h à 21h

La première exposition personnelle à H GALLERY du peintre PAUL VERGIER rassemble sa toute dernière série d'huiles sur toile et de pastels. A la recherche d'un réel qui lui échappe sans cesse, Paul Vergier questionne son médium et le porte, entre contemporanéité et conceptualité, dans un monde flottant qui fait de lui un peintre totalement unique dans le paysage artistique français.

Chez Paul Vergier, la thématique du paysage s'est focalisée, ces dernières années, sur les serres maraîchères dont les voiles recouvrent des arbres ou des arbustes et déterminent des espaces et des structures dans le plan de l'œuvre. De façon étonnamment poétique, cette thématique s'est aussi centrée sur les tas de gravats recouverts de bâches provenant de la démolition ou de la construction de bâtiments. Ces motifs portent tous les traces de l'homme, de la forme, du réel, ils les laissent deviner sans pour autant y donner accès et abandonnent le spectateur dans un entre-deux de présence-absence.

> « protégé par ces chrysalides de tissus, le monde végétal est, au mieux, survivant mais jamais invasif [...]. Une émotion dérangeante est produite par la peinture de Vergier en raison de la sophistication de son pinceau, qui dépeint si fabuleusement la myriade de plis des abris, la beauté paradoxale du jeu du soleil et la transparence limite évoquée par les couleurs liquides qui se diluent et tendent vers le réalisme. » Emmanuelle Lequeux

Visuel de présentation (détail) : Paul Vergier, *Choise Blows*, 2017, Huile sur toile, 65 × 80 cm

H-GALLERY
90, RUE DE LA FOLIE-MÉRICOURT 75011 PARIS
WWW.H-GALLERY.FR

« 61e Salon de Montrouge »

Wed, May 4, 2016, – Tue, May 31, 2016,

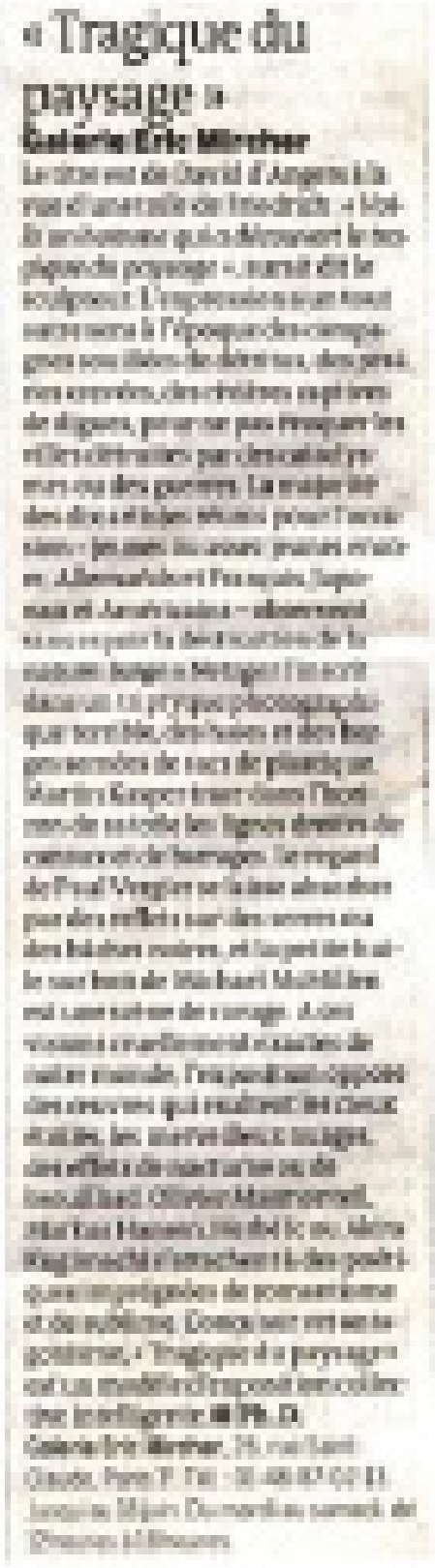
Le Beffroi, MONTROUGE

La mer est désormais plastique, on le sait trop. Mais la terre l'est elle aussi, soumise aux ravages de l'anthropocène. Quelle perspective alors pour le peintre de paysage contemporain ? Ancien élève des Beaux-arts de Marseille et de l'Ensba de Paris, Paul Vergier s'est affronté dès l'enfance à la question dans sa Provence natale, avant de choisir de la prendre à bras le corps. Pour seul horizon, ses toiles ont donc les serres qui ont envahi la planète, et projettent de la nourrir tout entière. Mais le jeune peintre les envisage dans leur dimension domestique, et volontairement romantique, plutôt qu'industrialisée à l'espagnole. Ainsi a-t-il trouvé sa solution, très singulière, pour « pouvoir faire paysage sans paysage », comme il le dit. Des pots, des bâches, des treilles branquebalantes, des cageots, des plantes grimpantes, des montagnes d'artifices : tous ces détails sont enchâssés dans ces abris de plastique translucide qu'il traque obsessionnellement. Protégé de chrysalides de tissu, le monde végétal y survit plus qu'il n'en surgit. C'est, avant tout, une « fascination technique pour ces lumières voilées » qui a happé l'artiste. Intéressé à l'idée d'explorer cet univers « d'enfermement, d'étouffement, de voiles », il en exploite à merveille le moindre interstice afin de « créer une surface dans la surface ». Une étrange émotion naît ainsi de ces toiles. Elle est due à la sophistication de son pinceau, qui dépeint à merveille les mille plis des tentes, la paradoxale beauté des effets du soleil, les presque transparences évoquées par des jus de couleurs qui se diluent dans leur effort de réalisme. Mais elle naît aussi de ces silhouettes qui parfois apparaissent. Un homme lisant, un autre qui contemple dans le vide, les gardiens d'un temple où le temps semble n'avoir pas prise. Des ouvriers désœuvrés pour qui la paresse serait la seule forme de résistance possible au monde extérieur, celui qui menace en hors-champ. En leur présence la plante, toute une vie continue de croître, élégamment hors-sol.

EL, le 22 février 2016 publié dans le catalogue du 61e Salon de Montrouge.

90, rue de la Folie-Méricourt
75011 PARIS
+33 (0)1 48 06 67 38
galerie@h-gallery.fr
www.h-gallery.fr

Le Monde
Philippe Dagen
28 mai 2011



« Tragique du paysage »

Galerie Eric Mircher

90, rue de la Folie-Méricourt
75011 PARIS
+33 (0)1 48 06 67 38
galerie@h-gallery.fr
www.h-gallery.fr

Le Monde
Philippe Dagen
1er juin 2008

Paul Vergier
Galerie Nathalie Gaillard
Première exposition parisienne pour cet artiste de 32 ans qui a jusqu'ici principalement montré son travail à Berlin, où il a longtemps séjourné. Il y a peint, sur des toiles longues comme des vues panoramiques, les immeubles et les zones industrielles de la capitale allemande. Les murs, les grillages, les tours, les tas de sable, les glissières métalliques y déploient leurs droites et leurs angles et construisent l'œuvre avec une discrétion très efficace et avec une surprenante légèreté. Vergier sait en effet suggérer les volumes et les choses les plus pesantes avec peu de couleurs sans que l'œuvre en devienne elle-même écrasante. De retour de Berlin, il s'est installé dans la Drôme. Il y trouve d'autres motifs, les serres translucides des horticulteurs et les sols luisants des charrues. Rien d'une chronique de l'agriculture dans ses toiles pour autant : le regard est surpris par le découpage des compositions et par l'analyse de la lumière en contrastes chromatiques d'une justesse très précise. ■

PHI. D.

« **Terrien** », Galerie Nathalie Gaillard, 6, rue Villedo, Paris-1er. M° Pyramides. Tél. : 01-45-08-32-43. Du mardi au samedi de 13 heures à 19 heures. Jusqu'au 14 juin.

Tadashi Kawamata
Galerie Kamel Mennour
Il est capable d'édifier des cathédrales avec des milliers de chaises, de monter des igloos de bouts de bois qui tiennent par miracle. Invité à Paris, le Japonais Kawamata y réalise une architecture moins spectaculaire, mais tout aussi touchante et éphémère. Dans la cour de l'hôtel particulier qui abrite la galerie Mennour, il a posé quelques cabanes de bois, de celles que les gamins s'offrent à la cime des arbres. Confrontées à la pierre de taille et aux harmonies classiques, elles gagnent encore en fragilité. Tout comme le petit *Nid* qu'il a accroché à une centaine de mètres de là, à l'hôtel de la Monnaie. ■

H. L.R.

Tadashi Kawamata, galerie Kamel Mennour, 47, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e. M° Odéon. Tél. : 09-56-24-03-63. M° Odéon. Du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 14 juin.

Vincent Lamouroux
Galerie Vallois
Les amateurs d'art contemporain se souviennent de *Scape*, l'immense rampe de métal qu'il avait fait fuser au sein du Palais de Tokyo en 2006. Depuis, Vincent Lamouroux s'est confirmé comme promesse de la sculpture française, tendance monumentale. Certes, les dimensions de la galerie Vallois ne permettent pas à son imaginaire de se déployer vraiment. Mais le jeune plasticien y présente la première étape d'un projet attendu pour le prochain Printemps de septembre, à Toulouse : une bulle de nuages transparents, qui flotteront au plafond des Abattoirs comme un troupeau de moutons éthérés. ■

H. L.R.

« **Above** », galerie Vallois, 36, rue de Seine, Paris-6e. M° Odéon. Tél. : 01-46-34-61-07. Du lundi au samedi de 10 h 30 à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 20 juin.

90, rue de la Folie-Méricourt
75011 PARIS
+33 (0)1 48 06 67 38
galerie@h-gallery.fr
www.h-gallery.fr

Quelques notes à propos des peintures de Paul Vergier

Avant toute autre chose qui se puisse dire à ce propos, ceci :
Je vois, devant les trois ou quatre fermes du hameau où Paul Vergier, fils de paysan, est né et où il vit de nouveau désormais, un vaste espace, ouvert, un mouvement ample et calme de collines qui porte le regard très loin, sans que rien le gêne, vers la lumière de l'horizon – tout bêtement dit : un des plus beaux paysages d'ici, d'une beauté à la fois lumineuse et profonde.
Mais je sais aussi, cachée là, dans ces quelques maisons dont certaines encore en ruines, pour ceux qui y ont vécu, grandi, travaillé les champs, à cause de circonstances toutes privées, une non moins grande, une non moins profonde intensité de douleur.

Il faut faire attention à ne pas trop « phraser » sur la peinture (sur quoi que ce soit, d'ailleurs).
Simplement, d'abord, rappeler cette réaction, la mienne, à ma femme, peintre elle-même, et à moi, et celle de quelques amis proches, devant les premiers tableaux que nous avons pu voir ici de Paul Vergier, avant même de le rencontrer et de rien savoir de lui ; la certitude, joyeuse parce que très rare, qu'on découvrait là, tout bêtement dit, « un vrai peintre » ; avec tous les dons aujourd'hui encore indispensables en ce domaine : le sens de la couleur, le sens des formes et celui de leurs rapports et, déjà, un certain aplomb dans l'usage qu'il en faisait ; puis – tout aussi nécessaire dans les choses de l'art, à mon idée, une extrême sensibilité, perméabilité au monde qui nous entoure – alors surtout des paysages – que ces dons s'exerçaient à exprimer. Des paysages petits ou grands, la campagne d'ici ou les rues, les places, les chantiers de Berlin, souvent aussi des vues rapportées comme en souvenir de divers voyages, en grand nombre, dans l'enthousiasme encore très juvénile de l'échange entre le monde et soi – avec le risque, aussi, bien sûr, de trop aisément les multiplier…

Autre évidence, d'emblée, devant ce fils de paysan, mais qui est passé par l'École des Beaux-Arts et n'a rien d'un naïf : que, malgré ses dons, il n'est pas un virtuose et ne cherche pas à épater, comme beaucoup.

Certes, Paul Vergier n'aurait pu que charmer par ses sensibles paysages. Mais je crois qu'il y avait en lui, depuis l'enfance et par filiation, ce lien naturel étroit avec la terre, cette chance de vraiment savoir ce que c'est parce qu'on l'a travaillée ; et sans doute aussi cette peine très secrète, labeure aussi profond. Il n'a donc pas tardé à se lancer dans une aventure plus hardie : ces toiles plus grandes, sur le thème, justement, des labours ou celui des serres, d'une beauté très étrange ; aventure qui lui a permis de grands pas en avant et un réel creusement de son art, dans un combat qui n'est plus celui de la charrue et de la herse, c'est-à-dire de l'outil, de la machine, du fer, avec la terre, mais celui du pinceau avec la toile à couvrir.

(Tout récemment, devant les « vagues » de Courbet qui sont d'admirables éruptions de puissance maîtrisée, et peut-être à cause de ce qu'elles ont de plus tellurique que marin, je n'ai pu m'empêcher de penser à ces labours de Paul Vergier – sans, faut-il le dire ? vouloir l'accabler de rapprochements hyperboliques.
N'empêche : ce qui me frappe en définitive le plus en regardant ses peintures, c'est cette force souterraine qui les soulève, plus ou moins visiblement, et qui le porte, lui, dans son travail.
Puisse-t-elle surtout, cette force, rester pure, vraie, c'est-à-dire sans apprêt, sans outrances, sans tricherie, presque innocente comme elle semble l'être aujourd'hui pour notre bonheur !)

(Décidément, quoi qu'on en ait, ce ne sont là que des phrases : qu'on les oublie donc au plus vite pour mieux regarder les tableaux !)

Philippe Jaccottet
Grignan, janvier 2008